



La Voix
du
Précieux Sang

REVUE PIEUSE

PATRONNÉE PAR

Sa Grandeur Mgr de St-Hyacinthe,

— ET —

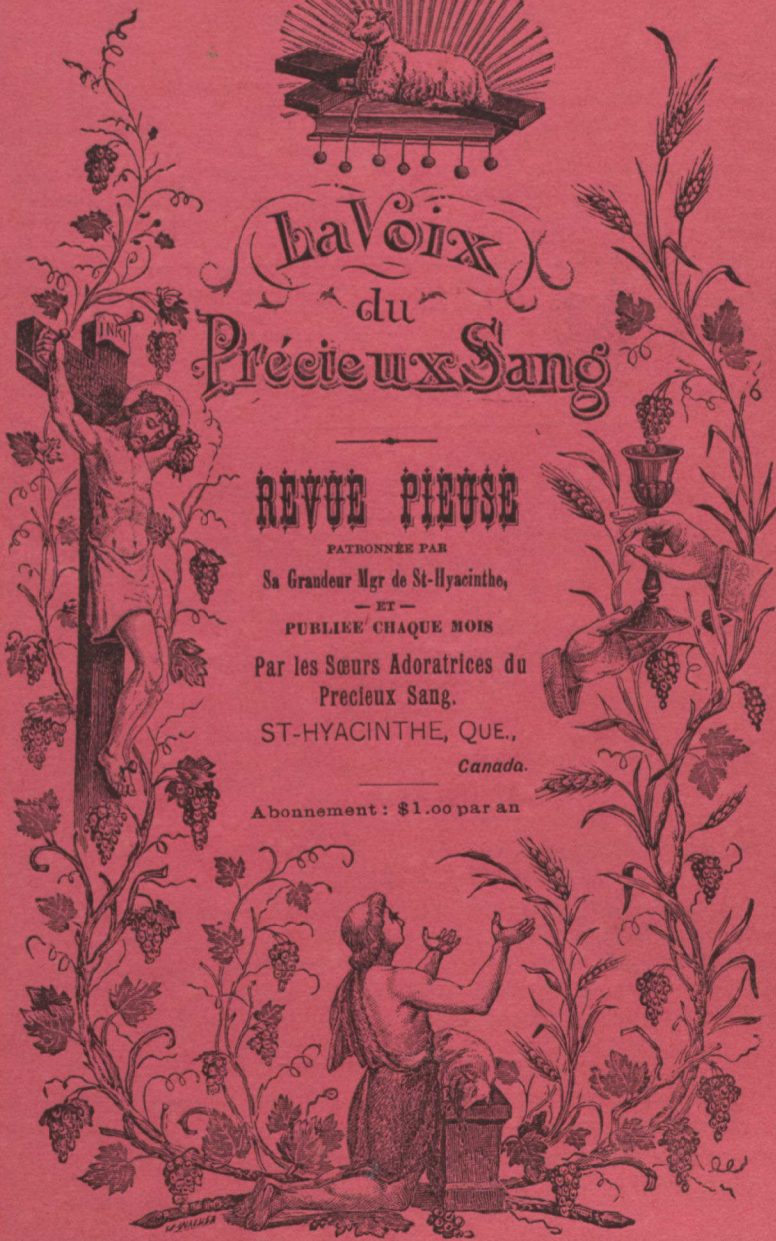
PUBLIÉE CHAQUE MOIS

Par les Sœurs Adoratrices du
Précieux Sang.

ST-HYACINTHE, QUE.,

Canada.

Abonnement : \$1.00 par an



SOMMAIRE.

Prières sollicitées.....	417
Textes de St Augustin sur le Précieux Sang.....	418
L'Immaculée Conception (suite).....	419
Le crucifix au salon.....	422
Fête de l'Oraison de Notre Seigneur au Jardin des Oliviers.....	423
Témoignage du Sang (THÉOTIME) (suite).....	427
A vous que l'inquiétude dévore.....	431
St Jean Paumônier (LAURE CONAN).....	432
L'abbé de Rané (L. C.) (suite).....	440
Récits bibliques (R. P. BERTHE).....	443
Une tradition orientale.....	447
On ne sait pas ce que vaut le temps.....	447
Actions de grâces.....	448

APPROBATION DE L'ORDINAIRE.

Nous félicitons Nos Chères Filles, les Sœurs Adoratrices du Précieux Sang, de la belle œuvre qu'elles entreprennent, et Nous ne pouvons qu'enconrager Notre Clergé et les fidèles de Notre diocèse à les secorder efficacement dans la sainte croisade qu'elles entreprennent pour la plus grande gloire du Sang de Jésus et le plus grand bien des âmes.

† L.-Z. Ev. de St-Hyacinthe.

EVECHE DE ST HYACINTHE, 16 Février 1894.

Fête de la Lance et des Clous de Notre Seigneur.

— o —

EN VENTE AU MONASTÈRE DU PRÉCIEUX SANG.

NOUVEAU MANUEL DU PRÉCIEUX SANG :—*Reliure de luxe* .
\$2.00, \$2.50, \$3.00 ; *reliure commune* : 75c., 90c, \$1.10.

AVIS.—Les personnes qui voudraient se pourvoir au monastère de MIEL et de SAVON recevront des articles de qualité supérieure. Le MIEL cependant est de quatre qualités, qu'il faut préciser en en faisant la demande : miel *rouge*, miel *doré*, miel *blanc*, miel en *gâteau* de 1 à 2 lbs. Prix modérés.

☞ Les personnes qui ne tiennent pas à conserver la série complète de "La Voix du Précieux Sang" nous rendraient service en nous expédiant les mois suivants : novembre 1894 ; janvier, avril et mai 1895 ; mai, juillet et septembre 1897.

LA VOIX

— DU —

PRÉCIEUX SANG

Cen'est point par des choses corruptibles, comme l'or et l'argent, que vous avez été rachetés,mais par le Précieux Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ.
1 PET. I. 18 19

4ème ANNÉE. ST-HYACINTHE, QUÉ., FÉVRIER 1898. No 11.

PRIÈRES SOLLICITEES

1. Pour que le peuple canadien suive la direction donnée par Sa Sainteté Léon XIII.

2. Pour les pauvres malheureux qui, en cette saison rigoureuse, manquent d'ouvrage, de feu et de pain.

3. Pour notre retraite annuelle qui commencera vers la mi-février.

PRIONS POUR LES DÉFUNTS, spécialement pour : le Rév. M. FORTUNAT AUBRY, décédé à Ste-Thérèse ; Révérende SR DE L'IMMACULÉE CONCEPTION, décédée à N. D. de Grâces ; pour MM. Alfred Beaudoin, décédé à St-Hilaire ; Dr Beaupré, à Joliette ; Pierre Gélinas, à St-Barnabé ; Henri Thurber, et O. Levasseur, à Lowell, Mass. ; Jos. Lemire, à St-Etienne ; G. Trudel, à Batiseau ; Thimothée Fortier, à Manchester ; John Doyle, à Calumet Mine, Mich. ; Madame Clément Jacques, décédée à St-Théodore d'Acton ; Mme Jos. Thurgeon, à l'Assomption, Ill. ; Mme Vve Chs Bour-nival, à Trois-Rivières ; Mme Jos. Turcotte, à Ste-Félicité ; Mme Olivier Bouvier, à St-Ours ; Mme Philias Gagné, à Holyoke, Mass. ; Mme Boivin, à Mile-End ; Mme Louis Lalancette, à Ste-Anne ; M. Hornidas Gauthier, à St-Charles ; pour Mlles Victoria Lapierre, décédée à Central Falls, R. I. ; Rose-Alma Lavoie, à Montréal ; Phœbé McManamy, à Sher-brooke ; Rachel Letendre, à Yamaska, etc.

A toutes ces fins, et pour toutes ces personnes, disons, matin et soir :

Nous vous en supplions, Seigneur, secourez vos serviteurs que vous avez rachetés par votre Sang précieux.

100 jours d'ind. pour les confrères du P. S.

Jésus, Marie, Joseph, éclairez-nous, secourez-nous, sauvez-nous. Ainsi soit-il. *200 jours d'ind. une fois par jour.*

LÉON XIII, 20 juin 1892.

Textes de Saint Augustin sur le Précieux Sang

Vous nous avez acquis, Seigneur, propitiation et pardon. Et comment ? par le sacrifice. Et quel sacrifice avez-vous offert pour nous ? Votre Sang innocent a été versé et il a effacé tous les péchés des coupables : tel est le prix qui a été donné, et qui a racheté tous les captifs des mains de l'ennemi qui les tenaient esclaves.

* * *

L'Époux céleste a donné un tel gage d'alliance, que l'épouse n'a pas à craindre d'en être délaissée : il n'abandonnera pas le gage qu'il a donné. Quel gage a-t-il donné ? il a versé son Sang.

* * *

Il a d'abord rendu ses serviteurs ceux qu'il a rachetés. Son Sang est la rançon de ceux qui étaient esclaves ; il est pour l'épouse un gage d'alliance.

* * *

Jésus, suant du Sang de tout son corps, présage l'Eglise toute couverte du sang des martyrs. Le Sang du Sauveur coulait de tout son corps : ainsi l'Eglise a partout ses martyrs, et partout répand son Sang.

* * *

Vous êtes arrosé de son Sang, quand vous êtes baptisé dans sa mort, comme dit l'Apôtre : Nous tous, qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés dans sa mort. C'est beaucoup que de dire : vous êtes arrosé de son Sang.

* * *

Que dit-on, quand on reçoit le Sang de Jésus ? on dit, *amen*. *Amen* signifie, c'est vrai. Qu'est-ce qui est vrai ? c'est que le Sang de Jésus a été répandu.

* * *

Voyez comment vous le recevez ce Sang : car, qui le reçoit bien, reçoit bénédiction ; qui le reçoit mal, mérite condamnation.

L'Immaculée Conception

(Suite)

LE Concile de Trente déclare ne pas comprendre dans le décret qui affirme le péché originel la bienheureuse et immaculée Vierge Marie.

Dès lors, tout le monde catholique était d'accord, et, déjà de toutes parts, on réclamait de l'Eglise la définition du dogme.

Saint Léonard de Port-Maurice disait au dix-huitième siècle : " Je tiens pour très certain que, si on rend ce solennel hommage à la souveraine impératrice, il se fera tout aussitôt une paix universelle. "

C'est au grand pape Pie IX que Dieu réservait l'honneur de rendre cet hommage à sa Mère. L'incrédulité était répandue par tout le monde. Négateurs de l'ordre surnaturel, les rationalistes attaquaient, par conséquent, la doctrine de la chute de l'homme et de sa réparation. La définition du dogme de l'Immaculée Conception était une réponse à leurs erreurs, puisqu'elle publiait que, seule, parmi les créatures descendues d'Adam, Marie avait été exemptée de la faute par la rédemption.

Le saint pontife, à cause du grand amour qu'il avait pour Marie, désirait la glorifier sous le titre d'Immaculée. Il ordonna des prières par toute l'Eglise. Ce fut partout un admirable élan de ferveur et de foi. Les évêques attestèrent de toutes parts la croyance immémoriale de leurs Eglises. Enfin, le 8 décembre 1854, en présence de cinquante-quatre cardinaux, de quarante-deux archevêques et de quatre-vingt-douze évêques, sous les yeux d'un peuple immense qui remplissait la vaste basilique, après avoir célébré le saint-sacrifice sur la Confession de saint Pierre, Pie IX, de sa bouche infailible, rendit ce décret :

" Nous prononçons et définissons que la doctrine suivant laquelle la bienheureuse Vierge Marie a été, dès le premier

instant de sa conception, par une grâce et un privilège singulier du Dieu tout-puissant, et en vue des mérites de Jésus-Christ, sauveur du genre humain, préservée et exemptée de toute tache du péché originel, est une doctrine révélée de Dieu, et qu'elle doit, par conséquent, être tenue fermement et constamment par tous les fidèles. ”

Une immense acclamation de joie répondit à ce décret du pontife de toutes les parties du monde catholique. Des solennités éclatantes furent partout célébrées. Mais nulle part l'allégresse ne dut être plus grande que parmi les enfants de saint François, qui avaient été les champions du dogme nouvellement proclamé.

Quand Pie IX, après avoir orné d'un magnifique diadème l'image de la Reine immaculée, sortit de la basilique, prosternés à ses pieds, dit Don Guéranger, les deux représentants du patriarcat séraphique arrêtaient la marche triomphale. L'un présentait une branche de lis en argent : c'était le général des Frères-Mineurs de l'Observance ; une tige de rosier, chargée de ses fleurs, de même métal, brillait aux mains du second ; c'était le général des Frères-Mineurs Conventuels. Lis et roses, fleurs de Marie, pureté et amour symbolisés dans cette offrande que rehaussait la blancheur de l'argent, pour rappeler le doux éclat de l'astre sur lequel se réfléchit la lumière du soleil : car *Marie est belle comme la lune*, nous dit le divin cantique. Le pontife, ému, daigna accepter le don de la famille franciscaine, de qui l'on pouvait dire en ce jour, comme de l'étendard de notre héroïne française, qu'ayant été à la lutte, il était juste qu'elle fût au triomphe. Et ainsi se terminèrent les pompes si imposantes de cette grande matinée du huit décembre MDCCCLIV.

COMMENT MARIE IMMACULÉE RÉPOND A SON PONTIFE.

Marie répondit d'une manière digne d'elle à la parole infaillible de Pie IX, et aux acclamations de tout son peuple.

Un capucin du dix-septième siècle, Balthasar de Riez,

après avoir rapporté une longue suite de miracles opérés pour prouver le privilège de la Mère de Dieu, ajoute : " Dieu ne cessera jamais de confirmer la vérité de l'Immaculée Conception par des miracles ; car, comme dit très bien saint Amédée, jusqu'à ce que le monde soit arrivé à sa fin, et que le royaume qui n'aura jamais de fin ait apparû, Dieu fera reluire par tout le monde de fréquents miracles, des grâces sans nombre, des visions spirituelles, des révélations célestes de la très douce et très pure Mère de Dieu. "

Quatre ans après la définition, en 1858, la Mère de Dieu venait ratifier d'une manière éclatante cette parole d'un de ses serviteurs. Elle apparaissait à Lourdes à une pauvre enfant des Pyrénées, et faisait jaillir sous ses pieds, comme signe des grâces qu'elle voulait y accorder, une source d'eau vive. Elle demandait qu'il y vint du monde, qu'on y priât, qu'on fit des processions. A la dernière apparition, elle se nomma : *Je suis, dit-elle, l'Immaculée Conception.*

Bientôt, l'eau de Lourdes, véritable fontaine de vie, commença à guérir les malades et à opérer de nombreux miracles. Une église y fut bâtie : le peuple chrétien accourut en foule ; on y fit des processions, on y pria, on y chanta, et les flancs de ces rudes montagnes furent entourés comme d'une ceinture d'allégresse.

Le pape de Marie avait, par l'autorité de sa parole, condamné le rationalisme. Le rationalisme avait raillé. La douce Vierge est venue à son tour condamner l'incrédulité, mais comme une mère condamne, par la tendresse et les bienfaits. Beaucoup avaient ri sans doute de la parole du pontife, qui furent touchés et convertis par l'amour de la Mère des pécheurs. S'il y a une menteuse apparence de force d'esprit à s'élever contre la parole souveraine du père qui commande, il n'y a qu'évidente bassesse et méchanceté de cœur à ne point s'attendrir au sourire et aux larmes d'une mère.

Les miracles, qui condamnent si hautement les négateurs du surnaturel, ne s'opèrent pas seulement auprès de la source. L'eau salutaire les répand à profusion dans toutes les parties

de l'univers. En ce moment où l'Orient s'agite et fermente comme pour revenir à la vraie foi, Marie immaculée a voulu manifester sa bonté à ces régions qui lui furent jadis si chères. Aux portes mêmes de Constantinople, dans le couvent des Pères Georgiens de Féri-Keui, l'eau de Lourdes produit d'innombrables guérisons aux yeux étonnés des musulmans et des schismatiques.

Elle parle à l'Orient comme à l'Occident, et semble vouloir les réunir en un seul bercail par l'attrait de sa miséricorde. N'est ce pas le commencement de cette paix universelle annoncée par saint Léonard de Port-Maurice ?

Le crucifix au salon

(Une objection)

Il y a quelques mois, la revue du Tiers-Ordre réclamait, pour le crucifix, une place d'honneur dans les maisons chrétiennes.

Cette demande a attiré l'attention, elle a été discutée par plusieurs.

Nous descendons de la France croyante, et, d'après M. de Gaspé, l'aimable auteur des *Anciens Canadiens*, autrefois, dans le mur des maisons, on pratiquait souvent une niche où l'on exposait un Christ ou une Madone.

Cet usage, qui remontait aux temps héroïques de la colonie, est malheureusement tombé en désuétude. Maintenant, comme disait la revue, dans les familles les plus chrétiennes, le crucifix est relégué dans la cuisine et dans les chambres à coucher.

Plusieurs seraient disposés à s'insurger contre l'usage, à donner à l'image sacrée la place d'honneur au salon, mais une crainte les arrête.

Il est difficile, disent-ils, de ne pas laisser quelquefois danser chez soi, et c'est dans le salon qu'on danse.

Des chrétiens peuvent-ils danser devant un crucifix ?
Devant un crucifix, les danses mêmes permises ne seraient-elles pas inconvenantes ?

On nous prie de soumettre cette objection à la revue du Tiers-Ordre.

Fête de l'Oraison de Notre-Seigneur au Jardin des Oliviers (1)

Depuis le mardi de la Septuagésime, jusqu'à la Grande Semaine, l'Eglise consacre un jour, chaque semaine, à honorer d'un culte spécial un des mystères de la Passion. Elle ouvre cette douloureuse série par l'Oraison de Notre-Seigneur au Jardin des Olives, comme pour nous montrer que, si le chrétien veut être fort dans l'épreuve, il lui faut absolument prier.

“ Seigneur, qui, dans le Jardin des Oliviers, nous avez
“ appris, par votre parole et par votre exemple, à prier pour
“ triompher des périls de la tentation, faites, dans votre bonté,
“ qu'à travers les dangers et les obstacles de tout genre qui
“ nous environnent, toujours appliqués à la prière, nous méri-
“ tions d'en obtenir un fruit abondant, et, par là, de parvenir
“ sûrement au royaume du ciel. Ainsi soit-il. ”

LA prière est l'élévation de l'âme vers Dieu, l'application de l'esprit et du cœur à leur céleste objet.

Il y a deux sortes de prières : la prière vocale et la prière mentale.

La prière vocale excite la dévotion du cœur, elle arrête

(1) Huit oliviers sont debout, probablement les mêmes qui existaient du temps de Notre-Seigneur. Deux de ces arbres ont 25 pieds de tour.

(Maréchal de Marmont.)

les divagations de l'esprit, elle est un tribut de glorification qu'il faut rendre au Seigneur, elle exprime les sentiments dont l'âme est animée.

La prière mentale ou intérieure est, à proprement parler, la prière. L'homme élève vers Dieu ses facultés et Dieu les éclaire, les attire, les échauffe ; l'âme conçoit de fervents désirs, se soumet humblement aux voientés de Dieu et s'unit à lui. Cette prière est comme l'échelle mystérieuse de Jacob : l'homme monte vers Dieu et Dieu descend vers l'homme.

Il y a une prière *mentale* ou *orale*—indistinctement—*privée* ou *publique* qu'on appelle oraison jaculatoire. C'est une éjaculation courte et fervente qui part du cœur, c'est un cri de l'âme qui implore le secours, qui exprime la joie, la confiance, la reconnaissance, l'amour.

En général, la prière est nécessaire comme la grâce. Après un péché mortel, la prière est souverainement nécessaire.

La prière est nécessaire au pécheur, elle est nécessaire au juste : au pécheur pour sa conversion, au juste pour sa persévérance.

Ce que l'on doit demander avant tout, ce sont les biens spirituels : la victoire de l'Eglise sur ses ennemis, le pardon de ses péchés, la grâce de la persévérance, le ciel.

* * *

Il faut toujours prier et ne jamais se laisser, dit Jésus-Christ (Luc XVIII, 1.)

Il faut toujours prier. Oui, car la prière est la *respiration de l'âme*. Mais cette prière perpétuelle exige-t-elle une perpétuelle tension d'esprit ?

Non, et l'on prie toujours quand on agit toujours par esprit de foi.

C'est prier que de s'appliquer à éviter le péché ;

C'est prier que de donner à sa vie une direction générale vers Dieu ;

C'est prier que de pratiquer les bonnes œuvres en vue de Dieu ;

C'est prier que de supporter patiemment la souffrance ;
C'est prier que de diriger vers la vertu tous les mouvements de son corps qui deviennent autant d'actes d'amour.

Pour prier continuellement, il n'est donc pas nécessaire d'avoir une intention toujours actuelle.

Le matin, d'un coup d'œil, l'âme mesure sa journée et l'offre à Dieu. Il lui suffit ensuite de s'abandonner à l'action de la grâce, de se mettre à la disposition du Saint-Esprit et de faire à toute heure, en toute soumission à la volonté de Dieu, ce que requièrent les devoirs de son état.

Travail, récréations, repos, rien n'arrête la prière continue, quand tout est fait pour plaire à Dieu.

C'est vraiment là l'adoration *en esprit et en vérité*. Alors la vie n'est plus qu'une aspiration ininterrompue de l'âme vers sa fin.

Pour mieux comprendre la continuité de la prière, il faut distinguer le *désir* et le *gémissement* du cœur—âme de la prière—d'avec l'expression de ce *désir* et de ce *gémissement*—exercice de la prière.

Ce *désir* et ce *gémissement* sont produits dans l'âme par l'Esprit Saint. Il faut les lui demander instamment. Bien prier, c'est *désirer* et *gémir*.

* * *

Qu'est-ce que l'esprit de prière ? L'esprit d'une chose est la quintessence de cette chose, ce qu'elle renferme de plus vif, de plus pénétrant.

Avec l'esprit des plantes aromatiques, on compose de délicieux parfums.

L'esprit de prière est comme une essence de piété qui s'élève de l'âme. Saint Cyrille d'Alexandrie l'appelle la vapeur odoriférante des âmes pures.

A quelles marques pouvons-nous espérer posséder l'esprit de prière ?

Nous pouvons l'espérer, si tout ce qui s'échappe de notre âme, pensées, désirs, volontés, tend à Dieu. Car alors tout

monte vers Dieu, comme un hymne de gloire, comme un encens perpétuellement brûlé.

Demandons instamment ce don inestimable.

O vierges contemplatives, c'est de vos âmes, surtout, que les parfums de l'esprit de prière doivent s'exhaler. Embaumez-vous mutuellement, embaumez vos monastères et que la brise céleste emporte au loin ces parfums.

i

Vive Jésus ! vive Marie !
 Que ces doux noms soient dans mon cœur !
 Que les aimer soit mon envie !
 Que les servir soit mon bonheur !

* * *

Je voudrais faire connaître l'humilité, je voudrais découvrir cette violette qui se dérobe et qu'on foule aux pieds ; je voudrais faire comprendre la valeur de cette perle précieuse entre toutes, et persuader aux plus riches de vendre tout ce qu'ils ont pour l'acquérir.

L'humilité : que n'est-elle pas ? Elle est par excellence vertu, gloire, bonheur, vérité, force, chasteté, charité : elle est tout, celle dont le propre est de ne vouloir être rien.

* * *

Il ne faut point dire, je me veux mettre dans l'abîme de mon néant pour être bien humble : nous n'avons que faire pour nous y mettre, puisque nous y sommes. Sans nous y être mis nous-mêmes, nous trouvons que tout ce qu'il faudrait faire pour nous humilier est déjà fait : il n'y a qu'à le reconnaître.

On peut bien dire que l'humilité n'est autre chose que la vérité, et qu'il n'y a rien à faire pour être très humble.

Témoignage du Sang

(Suite)

LE DERNIER TEMOIN, L'APOTRE SAINT JEAN

SAINT Jean fut le dernier témoin ayant vécu dans l'intimité du Sauveur. Il fut le seul des apôtres qui le vit crucifier, le seul qui demeura au pied de la croix jusqu'à la fin, le seul sur qui rejaillirent les gouttes du Sang rédempteur, le seul qui vit Jésus expirant, puis percé d'une lance, le seul qui vit le sang et l'eau couler abondamment de la large blessure du côté ouvert. Concluant le récit de ces faits, saint Jean les atteste par ces mots : *Celui qui a vu, dit-il, en rend témoignage, et son témoignage est véritable.*

Pour la première fois l'Évangile parle en particulier de saint Jean, quand il s'agit de préparer la dernière Cène que Jésus voulut célébrer, avec ses disciples, avant d'instituer l'Eucharistie et de donner son Sang pour le salut du monde. Saint Jean fut député pour la préparer avec saint Pierre. Au cénaire, il reposa sur le cœur du divin Maître : et l'Évangile, en quatre endroits différents, le désigne par ces mots : " Le disciple que Jésus aimait. "

Jésus expirant lui confia sa Mère par ces paroles : " Voici votre Mère. " Saint Jean nous représentait tous. En sa personne, Marie nous fut donnée pour Mère et nous lui fûmes donnés pour enfants. Mais saint Jean fut et demeure l'ainé et le privilégié entre tous dans cette miséricordieuse adoption.

Tant que la bienheureuse Vierge vécut, saint Jean l'entourna de ses soins, soit à Jérusalem et en Judée, soit en Asie et à Ephèse, où Marie se retira pour un temps, lorsque l'Église naissante fut dispersée par la persécution d'Hérode.

Pour la prédication évangélique, l'Asie Mineure fut la part de saint Jean. Il s'établit à Ephèse, la ville principale ;

les évêques de cette ville sont ses successeurs ; les premiers furent ses disciples. De là, il gouvernait les autres églises d'Asie qu'il avait fondées et organisées.

Il fut amené à Rome par ordre de Domitien, fut fouetté et plongé dans une chaudière d'huile bouillante, puis envoyé en exil dans l'île de Pathmos. Là il écrivit son apocalypse, et convertit les habitants de l'île. Domitien mourut. Son successeur, Nerva, révoqua ses édits trop cruels. Saint Jean put revenir à Ephèse, reprendre la conduite des églises d'Asie. De Pathmos il avait écrit, par ordre exprès de Notre-Seigneur, à sept évêques de sept de ces églises. De retour à Ephèse, les évêques et les fidèles le pressèrent d'écrire son évangile contre les hérétiques niant la divinité de Jésus-Christ.

Avant de céder l'empire du monde, Satan, régnant partout, le disputait bien fort aux apôtres par tous les moyens, entre autres par les magiciens. A Ephèse, Apollonius de Thyane remplissait, en face de saint Jean, le rôle que Simon le mage avait joué en Judée et à Rome, en opposition à saint Pierre : enchantements, prophéties apparentes, faux miracles, rien ne manquait pour fasciner les dupes, les simples, tromper le grand nombre. Aux déclamations mensongères, saint Jean opposa les vérités divines et dissipa l'illusion des miracles supposés par des miracles réels et éclatants, entre lesquels furent plusieurs résurrections, au rapport d'Eusèbe et de Sozomène.

Le fait le mieux attesté de la vieillesse de saint Jean, après son retour à Ephèse, est la conversion d'un jeune homme auquel il s'était fort intéressé avant son exil. En partant, il l'avait confié à un évêque, lui recommandant d'en avoir grand soin, regardant son protégé comme un jeune homme d'avenir et de grande espérance.

Le prélat commença l'éducation du néophyte, l'instruisit, le baptisa, le confirma, l'admit à la table sainte, puis le négligea. Le jeune homme se dissipa et devint libertin avec les libertins. Pour avoir de quoi satisfaire à ses débauches, il se joignit à des voleurs, selon qu'il se pratique encore aujour-

d'hui dans ces régions : bientôt il fut le capitaine de la bande. D'abord son éducation et ses remords le retinrent et l'empêchèrent de commettre les plus grands crimes ; puis, après avoir étouffé ses bons sentiments, il se livra aux plus étranges désordres et devint le plus redoutable de tous les brigands.

Revenu à Ephèse, saint Jean se rendit auprès de l'évêque à qui il avait confié son cher protégé. Aux premières nouvelles qu'en demanda l'apôtre : — " Je ne l'ai plus, il est mort," répondit en soupirant l'évêque tout confus. — " Il est mort," répliqua saint Jean, " et de quelle mort ? " — " C'est à Dieu qu'il est mort," dit l'évêque ; " il a préféré se joindre à des bandits pour voler les passants, plutôt que de vivre chrétiennement dans le sein de l'Eglise. "

A ces mots, l'apôtre, attristé, demande un cheval et un guide, et se dirige vers la montagne. Les bandits en sentinelle se saisirent de lui : — " Je viens," leur dit-il, " parler à votre chef. Menez-moi vers lui : j'ai une affaire importante à lui communiquer. " Sa vieillesse, sa gravité majestueuse imposèrent le respect. Ils le conduisirent. Le chef le reconnut en l'apercevant, et prit la fuite, ne pouvant soutenir sa vue. Le saint courut après lui, l'appelant par ces mots : " Mon fils, pourquoi fuir ? que craignez-vous d'un vieillard sans armes ? Ayez pitié de mes cheveux blancs, ayez pitié de votre jeunesse : ne croyez pas qu'il n'y ait plus de salut pour vous. Je me fais votre caution. Arrêtez, mon fils, arrêtez ; c'est Jésus-Christ qui m'a envoyé vers vous. " .

Le bandit s'arrête, se sent subjugué : la confusion l'accable ; il baisse les yeux, n'ose lever la tête, laisse tomber ses armes et revient vers le saint. Saint Jean l'attire, l'accueille, le reçoit dans ses bras. Poussant un grand cri et de profonds soupirs, le jeune homme éclate en sanglots. Il cachait sa main droite, trop souillée de larcins et de meurtres pour toucher un saint. Saint Jean lui prit cette main coupable, lui promit le pardon, lui fit dire adieu à ses compagnons de brigandage et le ramena avec lui. L'apôtre joignit sa pénitence

à celle de son converti, et celui-ci fit dans le bien des progrès si grands et si fermes, qu'il devint digne d'être appliqué au ministère ecclésiastique par saint Jean lui-même. Le disciple bien-aimé imitait son divin Maître qui avait transformé le persécuteur en apôtre. Envers les chrétiens, Saül n'était ni plus humain, ni plus innocent que le brigand d'Ephèse.

Au rapport de saint Jérôme, saint Jean, en ses vieux jours, répétait fort souvent : " Mes enfants, aimez-vous les uns les autres. " On lui demandait de varier un peu plus le thème de ses recommandations, et pourquoi il revenait si souvent sur la même chose : " Je le fais, dit-il, parce que c'est le précepte du Seigneur, et, s'il est bien gardé, il suffit pleinement à tout. "

Saint Jean, qui avait rendu témoignage au Seigneur, sur le Calvaire, au pied de la croix, à Rome dans l'huile bouillante, à Pathmos dans l'exil, et constamment durant soixante-huit ans d'apostolat, mourut de vieillesse à Ephèse, le 27 décembre de l'an 101, vers l'âge de cent ans ou à peu près, car on ne sait pas au juste quel âge il avait, quand Notre-Seigneur l'appela à lui.

A Rome, l'église saint Jean de Latran possède, dans une belle urne en argent, les chaînes dont saint Jean fut lié, lorsqu'on l'amena d'Ephèse à Rome. A la chapelle saint François se voit la coupe où saint Jean, sur l'ordre de Domitien, but un poison mortel qui ne lui fit aucun mal.

La fête principale de saint Jean est le 27 décembre. Le six mai est la fête de son martyre à Rome. Ce martyre consista à être plongé dans une chaudière d'eau bouillante, d'où il sortit rajeuni, plus saint et plus vigoureux qu'il l'était avant d'y être jeté.

Les premiers colons du Canada étaient fort dévots à saint Jean, parce qu'il avait vécu dans l'intimité de Notre-Seigneur. Cette dévotion s'est traduite par le fait que plusieurs personnes, places et paroisses portent le nom de saint Jean.

A VOUS QUE L'INQUIETUDE DEVORE.

Laissez-moi vous rapporter un petit trait.

C'était sur un navire, par un vent terrible. Tout le monde, à bord, était effrayé. Un petit garçon, fils du capitaine, restait seul tranquille. On lui demanda pourquoi il n'avait pas peur. Il répondit :

— C'est mon père qui commande le vaisseau.

Je vous le demande, le père pouvait-il rester insensible ! S'il eut été tout-puissant, une confiance si parfaite ne l'eut-elle pas transporté de bonheur ?

Dans vos difficultés, dans vos embarras parfois si cruels, pourquoi ne donnez-vous pas à Dieu la gloire et la joie de vous confier en lui !

Il est plus père que tous les pères ensemble. Creusez un peu cette vérité.

Réunissez tout ce que la paternité a jamais réveillé dans l'homme de sollicitudes, d'indulgence, de tendresse. Mettez cela dans un seul cœur, et vous n'aurez qu'une ombre bien pâle de l'amour de Dieu pour vous. Pourquoi donc vous détiez-vous de sa bonté !

Vous me direz peut-être : Il y en a tant qui souffrent en ce pauvre monde !

Ici-bas, nous avons besoin de souffrances comme nous avons besoin de pain : mais, soyez-en sûr, si vous avez en Dieu une confiance vraiment filiale, vous verrez des merveilles.

« Notre rançon est sur l'autel. Pour acquitter notre dette, il a fallu que le Christ se donnât. Il s'est donné graduellement de la crèche au Calvaire. Dans sa mort seulement le compte terrible a été soldé. Mais si le Rédempteur a pu crier, du haut de la croix, à la Justice assouvie et à la Misère rassurée : « Tout est consommé, » c'est que le Cénacle avait précédé le Golgotha et que l'Eucharistie assurait la permanence du don transitoire de la mort de Jésus. Sans le crucifiement, l'hostie serait vaine ; sans l'hostie, la vertu du crucifiement ne nous serait pas immédiatement appliquée. »

Saint Jean l'Aumônier

“ Pourquoi la loi de l'amour serait-elle toujours proclamée sans jamais passer dans la vie ?... Sans doute notre cœur est aride, cet amour saint ne nous est pas donné, cet amour qui embrasse tous les hommes et se donne pour tous. Nous en sommes loin, mais qui peut refuser de faire le premier pas, et, pour arriver à l'amour, de commencer par la compassion ?... Celui que dans l'état présent du monde, la compassion ne touche pas, celui-là vit dans un état criminel.

GRATRY.

COMME Bossuet en fait quelque part la remarque, les saints, dans le paradis, n'auront pas la joie de consoler les affligés, de soulager l'infortune. Au *foyer de gloire et d'amour*, il n'y aura que des heureux. A moins que l'admiration, la reconnaissance, la joie, l'adoration n'y fasse, comme ici-bas, jaillir les larmes, il n'y aura jamais de larmes au ciel.

Ce bonheur est pour nous un grand mystère. et humaine-ment parlant, certains saints nous semblent dépayés parmi ces bienheureux qui n'auront jamais rien à désirer. Tel est, entr'autres, saint Jean l'Aumônier.

Bien des siècles se sont écoulés depuis que le grand patriarche d'Alexandrie a traversé la vallée de larmes, mais sa bienfaisance n'a pas été surpassée.

Jamais cœur mortel n'a plus ressenti les souffrances du pauvre ; jamais main humaine n'a plus donné.

C'est le Vincent de Paul de l'Orient. L'organisation de la charité n'était ni de son pays, ni de son époque, mais Jean a merveilleusement accompli le commandement de l'amour, et, comme un astre aux flammes éternelles, sa figure rayonne à travers l'ombre des siècles.

* * *

Il naquit à Amathonte, vers l'an 555, d'une famille no-

ble, opulente et chrétienne. Son père, gouverneur de l'île de Chypre, lui fit donner une éducation brillante. Il rêvait pour son fils les plus hautes dignités de l'empire, mais telles n'étaient point les vues du Seigneur.

Jean avait environ quinze ans, quand une apparition symbolique vint lui révéler les desseins de Dieu sur lui.

Une nuit qu'il reposait dans le palais de son père, il fut tiré du sommeil par une main qui le toucha au cœur.

Ouvrant les yeux, il aperçut une femme dont l'éclat surpassait la splendeur du soleil. Elle était couronnée d'olivier et regardait l'adolescent avec complaisance.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il surpris et ravi.

— Je suis la fille aînée du grand roi, répondit-elle avec un sourire céleste. Si tu t'attaches à moi, je t'introduirai auprès de lui. Nul ne l'approche avec autant de confiance que moi. Quand il descendait sur la terre pour racheter tous les hommes, c'est moi qui le lui conseillais.

La vision s'évanouit, mais Jean avait reconnu la miséricorde.

Cette apparition qui rappelle celle des trois grandes vertus religieuses, saluant François d'Assise dans la plaine de Compiglia, laissa le jeune Chyriote transporté de bonheur. Se levant sans éveiller ses gens, il se dirigea vers l'église, quoiqu'il ne fit pas encore jour. Sur sa route il rencontra un pauvre à demi-vêtu, tremblant de froid. Aussitôt il se dépouilla du manteau dont il s'était enveloppé, et le lui donna.

Jean eut dès lors, pour tous les malheureux, une singulière compassion. Il eut voulu ne vivre que pour les soulager, mais il était l'unique héritier d'une grande famille, et la volonté de son père l'engagea de bonne heure dans le mariage.

Il y donna l'exemple des plus rares vertus. La mort de ses enfants et de sa femme lui ayant rendu sa liberté, il rompit avec les fastueuses habitudes ordinaires aux grands et se jeta à corps perdu dans la bienfaisance.

Les pauvres semblèrent devenus les propriétaires de ses biens. Lui n'en parut plus que le dispensateur.

Son nom ne tarda pas à devenir célèbre, non seulement dans sa patrie, mais encore dans les contrées environnantes; et, à la mort du patriarche d'Alexandrie, Théodore Stribon, le peuple mit tout en œuvre pour que Jean lui succédât. On envoya une députation à l'empereur Héraclius afin d'implorer son puissant concours. L'empereur l'accorda et, malgré sa résistance, Jean fut élevé sur le siège patriarcal d'Alexandrie.

Alexandrie était alors une ville immense et fameuse où les philosophes se donnaient rendez-vous. Le courant intellectuel y était, dit-on, si fort, que les portefaix eux-mêmes s'arrêtaient sous les portiques des écoles, pour suivre les discussions du jour. Mais, malgré la grande réputation de quelques-uns des savants et des orateurs, ce n'est pas à leur plaisir que Jean songea, en arrivant dans sa ville métropolitaine.

A peine avait-il pris possession de son siège, qu'il réunit les intendants et les secrétaires du patriarcat.

— Avant toutes choses, mes frères, leur dit-il, il faut rendre au Christ les services qu'il attend de nous. Allez donc par la cité tout entière, et inscrivez soigneusement les noms de mes seigneurs.

— Quels sont les seigneurs du patriarche d'Alexandrie ? demandèrent les officiers qui ne comprenaient point.

— Ceux que vous appelez pauvres et indigents (1) je les appelle mes seigneurs et mes protecteurs, répartit le saint, car c'est par eux que j'espère conquérir une place au royaume des cieux.

L'ordre fut exécuté. Les envoyés découvrirent dans Alexandrie sept mille cinq cents indigents, et l'archevêque régla, sur-le-champ, l'aumône qui serait distribuée tous les jours à chacun d'eux.

(1) *Les pauvres sont vos maîtres et les miens, les voici dessous lesquels se cache Notre-Seigneur Jésus-Christ*, disait, mille ans plus tard, Vincent de Paul aux Filles de la Charité. Comme autrefois l'apôtre bien-aimé, dans son extrême vieillesse, ne savait plus dire qu'un mot : Aimez-vous les uns les autres, Vincent de Paul, à la fin de sa vie, répétait toujours : *Aimez les pauvres, ce sont vos maîtres et les miens.*

Il fit construire des hôpitaux pour les malades, des hospices pour les étrangers et les pèlerins, des asiles pour les vieillards et leur assigna des rentes.

Ses officiers, épouvantés de ses libéralités, lui représentaient parfois qu'il fallait ménager les biens de son église.

—Dieu pourvoira aux besoins de mon église, répondait le saint avec calme.

Les maux extrêmes, amenés par l'invasion des Perses, mirent encore plus en lumière l'héroïsme de sa confiance en Dieu et de sa charité.

Les barbares s'étaient emparés de la Palestine, de la Syrie et des contrées voisines, ils avaient tout mis à feu et à sang. La désolation était à son comble : des milliers et des milliers de personnes, naguère riches, étaient en grand danger de mourir de misère. Dans leur cruelle détresse, ces infortunés se souvinrent du saint dont la renommée racontait tant de merveilles. Tous ceux qui pouvaient fuir se dirigèrent vers Alexandrie. Les vieillards, les enfants, les femmes, les magistrats, les prêtres, les évêques même coururent se réfugier auprès du patriarche.

Jean les accueillait tous, les traitait, les consolait, non comme de pauvres fugitifs, mais comme de véritables frères. Il fit mettre les blessés et les malades dans des hôpitaux où ils étaient soignés gratuitement. Ils n'en sortaient que lorsqu'ils voulaient, et lui-même allait les visiter deux ou trois fois la semaine.

Parmi les fugitifs qui se présentaient pour recevoir l'aumône, il y en avait de bien portants, de richement mis qui portaient même des bracelets et des ornements d'or. Les économes hésitaient à donner à ceux-là. Ils consultèrent le saint. Son visage si doux prit une expression sévère :

—Si vous voulez être mes économes, ou plutôt ceux de Jésus-Christ, répondit-il, obéissez simplement au commandement qu'il nous a fait de donner à quiconque nous demande. Vous n'avez pas d'enquête à faire. Jésus-Christ n'a pas besoin de ministres curieux, ni moi non plus.

En voyant affluer ces innombrables malheureux, dénués de tout, les citoyens d'Alexandrie s'alarmèrent, ils craignirent la famine, mais le saint leur dit :

— Vous manquez de foi. Quand tous les hommes s'assembleraient à Alexandrie pour demander l'aumône, ils n'épuiseraient pas les trésors infinis de Dieu.

Sa sollicitude s'étendit sur ceux qui étaient restés dans leur pays ravagé. Il se hâta d'envoyer sur les lieux des hommes sûrs avec beaucoup d'argent, de blé, de provisions diverses, et de vêtements portés par une grande caravane de bêtes de somme. En même temps, il fit partir deux évêques pour racheter, à ses frais, ceux qui avaient été emmenés captifs.

Les députés du patriarche lui rapportèrent que le prêtre Modeste, qui avait entrepris de reconstruire les saints lieux, était en grand besoin des choses nécessaires. Il lui envoya sur-le champ mille pièces d'or, mille sacs de froment, mille de légumes, mille livres de fer, mille paquets de poissons secs, mille vaisseaux de vin et mille ouvriers égyptiens, avec une lettre où il disait : Pardonnez-moi si je ne vous envoie rien qui soit digne des temples du Christ, je voudrais aller y travailler moi-même.

Les paroles et les exemples du saint réveillèrent la foi et la charité dans bien des cœurs. On vit des riches vendre en grande partie leurs biens et lui en apporter le prix, afin qu'il le distribuât aux pauvres.

Le vénéré patriarche acceptait ces sacrifices avec joie. Il savait que l'aumône n'a pas seulement les promesses de la vie future.

Dans sa jeunesse, il s'était plu à vérifier si Dieu, suivant sa promesse, lui rendait au centuple ce qu'il donnait.

“ J'ai fait cela mille fois, disait-il, et jamais mon attente n'a été trompée. ”

Plus avancé dans la perfection, il se reprocha ces calculs et donna sans compter jamais. Ses aumôniers, ayant un jour donné moins qu'il n'avait ordonné, Dieu les confondit par un miracle.

Il s'agissait d'un noble égyptien lequel avait été dépouillé de ses biens. Réduit à la dernière misère, cet homme aborda le patriarche, un dimanche qu'il se rendait à l'église, et fit appel à son cœur. . . Jean qui l'avait connu riche, honoré, fut profondément ému.

—Allez lui donner quinze livres d'or, dit-il tout bas à l'aumônier qui le suivait. Celui-ci, avant d'exécuter l'ordre, en parla au référendaire et à l'économe. Tentés d'envie contre ce pauvre honteux, ils trouvèrent le don exorbitant et décidèrent de ne donner que cinq livres.

Cependant, comme le patriarche s'en revenait, une veuve très riche, et qui n'avait qu'un fils, lui présenta un écrit par lequel elle s'engageait à donner cinq cents écus aux pauvres.

Jean prit le papier, et après avoir congédié les personnes de condition qui l'accompagnaient, il fit venir ses aumôniers et leur dit :

—Combien de livres d'or avez-vous données à cet homme ?

—Quinze, comme Votre Sainteté l'avait ordonné, répondirent-ils tous ensemble.

Mais une lumière intérieure fit connaître au bienheureux qu'ils ne disaient pas la vérité. Il envoya chercher l'égyptien et lui demanda :

—Combien de livres d'or avez-vous reçues ?

—Cinq, répondit-il.

—Alors, montrant à ses aumôniers l'acte de donation qu'il tenait, le saint leur dit :

—Dieu vous demandera compte de mille écus de plus, car, si vous eussiez donné quinze livres d'or comme je l'avais dit, Dieu, par la main de cette femme, nous en aurait rendu quinze cents. Et afin que vous n'en puissiez douter, je m'en vais la faire venir.

Il envoya deux hommes de considération prier la dame de se rendre auprès de lui. Elle vint aussitôt et déposa à ses pieds les cinq cents écus promis.

Après avoir remercié et prié Dieu pour elle et pour son fils :

— Dites-moi, je vous prie, ma fille, demanda le patriarche, est-ce là ce que vous aviez dessein de donner à Jésus-Christ ? Lui en vouliez-vous donner davantage ?

Cette femme, voyant que Dieu lui avait révélé ce qu'elle seule savait, répondit toute tremblante :

— A la vérité, Seigneur, j'avais d'abord écrit mille cinq cents écus ; mais l'instant d'après, ayant ouvert le papier sans savoir pourquoi, je trouvai le mot *mille* effacé. Je fus fort étonnée et je me dis : Ce n'est donc pas la volonté de Dieu que je donne plus de cinq cents écus.

En entendant ces mots, les aumôniers se jetèrent aux pieds du saint et lui demandèrent pardon de leur désobéissance, protestant que jamais plus ils ne commettraient semblable faute.

Un homme, pressé par ses créanciers, avait prié un grand seigneur de lui prêter, sur gages, cinquante livres d'or. Le seigneur avait promis, mais différait toujours d'acquitter sa promesse. Le débiteur, appréhendant la contrainte par corps, eut recours au patriarche.

— Mon fils, lui dit ce bon pasteur, pour vous venir en aide, je vendrais l'habit même que je porte.

Il lui donna aussitôt l'argent nécessaire. La nuit suivante, le seigneur vit en songe un homme qui se tenait debout sur un autel. Plusieurs personnes lui offraient des présents, et, pour chaque offrande déposée sur l'autel, chacun recevait cent fois autant. Près de lui, sur un banc, il y avait une offrande, et quelqu'un lui dit :

Monsieur, prenez cette offrande et la mettez sur l'autel, et vous recevrez cent fois autant.

Mais comme il différait de le faire, le patriarche survint, prit l'offrande, la mit sur l'autel et reçut le centuple comme tous les autres.

A son réveil, le seigneur se prit à réfléchir, puis il envoya chercher l'emprunteur et voulut lui donner les cinquante livres d'or.

— Je n'en ai plus besoin, répondit cet homme. Voyant

que vous tardiez à me rendre ce service, je me suis, comme tout le monde, adressé à notre saint patriarche. Lui ne m'a pas fait attendre.

—Ah, c'est donc vrai, dit le seigneur, c'est lui qui recevra la récompense de cette bonne action.

Il raconta alors son rêve, ajoutant amèrement :

—Malheur à qui diffère de faire le bien.

Un songe analogue rendit charitable un évêque dur et avare. Cet évêque, nommé Troïle, accompagnait un jour le saint dans ses visites aux pauvres. Indifférent aux plus navrantes misères, il ne songeait qu'à un buffet d'argent ciselé dont il avait envie, et faisait porter, par l'un de ses domestiques, trente livres d'or qu'il destinait à cette emplette. Jean l'ayant appris, lui dit avec cet accent qui subjuguait tous les cœurs :

Mon frère Troïle, aimez, soulagez les frères de Jésus-Christ.

Malgré son avarice, l'évêque fut touché. Il ordonna de distribuer les trente livres d'or aux pauvres, et l'ordre fut à l'instant exécuté. Mais, dans ce cœur dur, la sainte impression fut bien fugitive.

L'or était à peine donné que l'avare ressentit un regret terrible, le lément qu'il fut pris de tremblement, de frissons convulsifs qui l'obligèrent de se mettre au lit en rentrant chez lui. Le patriarche l'ayant fait prier de venir dîner, il s'en excusa sur ce qu'il était travaillé de la fièvre.

Jean comprit que le don des trente livres d'or avait causé cette maladie. Quittant la table, il se rendit auprès de l'évêque et lui dit gaiement :

—Mon frère Troïle, ce que vous avez donné aux pauvres sur ma demande, je considère que je vous l'ai emprunté, et je vous le rapporte.

En entendant ces mots, l'avare se trouva subitement guéri. Sans faire la moindre objection, il reprit l'or qu'il avait donné.

—Maintenant, lui dit Jean souriant, vous allez m'aban-

donner, par écrit, la récompense que vous auriez reçue de Dieu pour cette aumône.

Troïle y consentit volontiers. Il écrivit la renonciation en ces termes : Mon Dieu, récompensez monseigneur Jean, très saint patriarche d'Alexandrie, de trente livres d'or qu'il vous a données et qu'il m'a rendues.

Cela fait, il remit le papier au saint. et, guéri, joyeux, dispos, s'en alla diner avec lui. Mais la nuit suivante, l'avare vit en songe un palais d'une beauté si extraordinaire, si merveilleuse, qu'après les plus magnifiques édifices de la terre n'auraient semblé que des taudis. Le portail lui parut d'or pur et au-dessus, il lut : *C'est ici la demeure éternelle et bienheureuse de l'évêque Troïle.*

Dans un saisissement de joie inexprimable, Troïle restait à contempler sa future demeure, quand un personnage, qui semblait l'un des premiers officiers du palais. s'approchant du portail, dit à ceux qui le suivaient : L'évêque Troïle a renoncé à la divine récompense pour ravoïr ses trente livres d'or. Au nom du monarque de l'univers, arrachez cette inscription.

Ce rêve jeta l'effroi dans l'âme de l'avare. Il le raconta humblement au patriarche et, soutenu par ses prières, devint aussi compatissant, aussi libéral qu'il avait été dur et avare.

L. C.

(A continuer.)

L'abbé de Rancé

(Suite)

DANS l'année de sa profession, Rancé fut député à Rome par le vicaire-général de l'Étroite Observance.

" Il s'agissait à Rome d'une affaire très compliquée, d'un procès qui durait depuis déjà longtemps. Une partie de

l'Ordre de Cîteaux s'était réformée, et prétendait assez naturellement échapper à la juridiction du général qui n'admettait pas cette réforme; mais il y avait là aussi une question de régularité et de discipline. Rome était saisie de l'affaire, et, selon son usage, paraissait plus favorable à la chose établie qu'à l'innovation, même quand cette innovation pouvait n'être dite qu'un retour.

En recevant l'ordre du départ, Rancé convoqua ses religieux :

— Je n'ai que le temps, leur dit-il, de vous remettre devant les yeux cette parole de saint Bernard : " Mon fils, si vous saviez quelles sont les obligations d'un moine, vous ne mangeriez pas une seule bouchée de pain sans l'arroser de vos larmes. "

Rancé partit pour Rome avec l'abbé de Val-Richer qu'on lui donna pour collègue, et, " tout en retrouvant ses grâces polies, il sut, dans une vie si nouvelle, conserver et aguerrir l'austérité de ses dernières années. "

Il ne buvait que de l'eau, ne mangeait que du pain. Sa dépense par jour ne passait pas six oboles.

Il ne voulut voir, dit Manpeon, ni les anciens monastères, ni les anciens monuments de la magnificence romaine. " Je ne vous dirai rien des curiosités de Rome, écrivait-il, je ne les vois point, et je ne me sens touché d'aucun désir de les voir. Mon unique consolation est celle que je trouve au tombeau des princes des apôtres et des saints martyrs, où je me retire le plus souvent qu'il m'est possible. " Il aimait à méditer seul dans le labyrinthe des cerceaux, à prier à la lumière des étoiles, appuyé sur les aqueducs des Césars, à la porte des catacombes.

" Qui me donnera les ailes de la colombe, pour fuir la société des hommes ? " s'écriait-il. " Les créatures me suivent partout, elles m'importunent ; par mes yeux elles entrent dans mon esprit et portent avec elles l'inquiétude. Fermons les yeux, ô mon âme, tenons-nous si éloignés de ces choses, que nous ne puissions ni les voir, ni en être vus. "

A ses religieux, il écrivait : " Vous savez que les œuvres mortes ne sauraient plaire au Dieu de la vie. Gardez le silence avec vous-mêmes autant qu'avec les autres. Que la solitude soit autant dans votre esprit et dans votre cœur, que dans la retraite extérieure de vos personnes. Que vos corps sortent de vos lits comme de vos tombeaux. Au moment où je vous écris, nos jours s'écoulent. "

L'Étroite Observance perdit son procès, mais la manière dont Rancé s'acquitta de sa mission lui valut l'estime du Sacré-Collège.

Le grand pénitent avait tous les courages et ne craignait pas de dire à tous la vérité. Offensé de sa hardiesse, le cardinal Chigi, neveu du pape, l'interrompit, un jour, en disant brusquement :

— " Monsieur l'abbé, vous perdez le respect. "

— " Je parle comme saint Bernard aux prélats de son temps, " répondit Rancé fort calme.

Le cardinal ne trouva rien à répliquer, et, quelques heures après, ne put s'empêcher de dire : " J'admire la fermeté de cet abbé de La Trappe, il ose dire aux grands la vérité, la crainte de leur déplaire ne l'arrête jamais. "

Rancé retourna à sa chère solitude avec une profonde joie.

Le site de la grande Trappe est singulièrement triste. Perdue au milieu des bois, entourée de collines qui la cachaient aux regards, l'abbaye était alors environnée de onze étangs. De ces eaux, où flottaient de grandes feuilles solitaires, il s'élevait de malsaines vapeurs qui enveloppaient la vallée d'un sombre brouillard. Mais Rancé ne regretta ni les beautés, ni l'éclatante lumière de l'Italie.

LAURE CONAN.

(A continuer.)

Recits Bibliques I

(Suite)

VII

ISRAEL EN ÉGYPTE.

LE bruit se répandit, à la cour, que Joseph avait reconnu ses frères parmi les étrangers arrivés en Égypte. Cette nouvelle réjouit Pharaon et ses officiers, si bien que Joseph fut chargé de transmettre à ses frères ce message royal :

— " Chargez de blé les animaux de votre caravane et retournez au pays de Chanaan, d'où vous ramènerez ici votre père avec toute sa famille. Vous aurez part à tous les biens de l'Égypte, à ses fruits les plus exquis. Emmenez avec vous les chariots nécessaires pour transporter les femmes, les enfants, les meubles, afin de vous établir dans ce pays qui vous offre toutes ses richesses. Le roi ne vous demande qu'une chose : hâtez-vous le plus possible de nous présenter votre père. "

Les fils de Jacob se conformèrent à des ordres si bienveillants. Joseph leur donna des chariots, des vivres pour la route, et, à chacun, deux tuniques. Benjamin en reçut cinq des plus magnifiques, et trois cents sieles d'argent. Même présent fut envoyé à Jacob, plus dix ânes chargés des plus riches produits de l'Égypte, et dix ânesses portant les provisions de voyage. En congédiant ses frères, Joseph leur recommanda d'éviter toute récrimination au sujet des événements passés, et de conserver leur âme en paix.

Les fils de Jacob quittèrent donc l'Égypte pour revenir

(1) Reproduction interdite, à moins d'une permission spéciale de l'auteur, le Rev. P. Berthe, rédemptoriste. On peut se procurer, au prix de 3 fr. franco, la collection des 25 Récits bibliques, en s'adressant au Rev. P. Directeur de *La Sainte Famille*, à ANTONY (Seine) France.

au pays de Chanaan. En apercevant leur père, ils lui crièrent avec des transports de joie :

—“ Votre fils Joseph est vivant : c'est lui qui commande dans toute l'Égypte :

Mais le saint vieillard semblait ne pas comprendre. Comme un homme qui se réveille d'un profond sommeil, il se croyait sous l'illusion d'un songe. Enfin il lui fallut bien croire à la réalité : ses fils lui racontaient toute la suite des événements, lui montraient les chariots qu'ils avaient amenés, les présents dont ils étaient chargés pour lui. Reprenant alors ses esprits, Jacob s'écria :

—“ Mon fils Joseph est vivant. Je n'ai plus qu'une chose à désirer : le voir avant de mourir ! Partons pour l'Égypte.”

Le patriarche quitta donc le pays de Chanaan, emportant tout ce qu'il possédait. Cependant, arrivé à Bersabée, près de ce puits du Jurement où Abraham et Isaac avaient planté leurs tentes, il s'arrêta comme s'il hésitait à franchir les limites de cette terre tant de fois promise à sa postérité. Il immola des victimes au Dieu d'Isaac, son père, et s'endormit dans ces pensées. Or, pendant son sommeil, il entendit une voix qui l'appelait :

—“ Jacob, Jacob.

—Me voici, Seigneur.

—Je suis le Dieu de ton père. Va sans crainte au pays d'Égypte, je t'y rendrai père d'un grand peuple. Je t'accompagnerai sur la terre étrangère, et t'en ramènerai quand ton fils Joseph t'aura fermé les yeux.”

Fortifié par ces nouvelles promesses, Jacob quitta le puits du Jurement. Ses fils l'emmenèrent avec les femmes, les enfants et tout ce qu'ils possédaient, sur les chariots envoyés par Pharaon. La famille de Jacob, fils, filles, petits-fils, sans compter les femmes de ses fils, comprenaient alors soixante-dix personnes.

En mettant le pied sur la terre d'Égypte, Jacob se fit précéder de son fils Juda pour annoncer à Joseph son arrivée, et le prier de se porter au-devant de lui jusqu'au pays de

Gessen. Aussitôt, Joseph s'élança sur son char, et se rendit au lieu désigné pour la rencontre. Dès que parut son père, il courut se jeter au cou du saint vieillard, et le tint longtemps embrassé, l'inondant de ses larmes.

—“ Mon fils, disait Jacob, je mourrai content, puisque Dieu m'a donné de te revoir et de te laisser sur cette terre quand je ne serai plus.

Après ces premiers épanchements du cœur, il fallut penser à s'établir sur cette terre étrangère. Joseph destinait à sa famille la fertile contrée de Gessen afin de les isoler des enfants de Misraïm et de les préserver par là, non-seulement des vexations d'une race hostile, mais surtout du scandale de l'idolâtrie, plus dangereux en Egypte que partout ailleurs. Il annonça donc au roi Pharaon que son père et ses frères, arrivés du pays de Chanaan avec leurs troupeaux, se trouvaient dans la terre de Gessen ; puis, il lui représenta cinq délégués de la tribu :

—“ Quelles sont vos occupations ? demanda le roi.

—Nous sommes des pasteurs de brebis, comme nos pères l'ont été avant nous. Les pâturages sont desséchés dans le pays de Chanaan, nos troupeaux n'y trouvent plus un brin d'herbe, et c'est pourquoi nous vous supplions d'autoriser vos serviteurs à s'établir sur la terre de Gessen.

Le roi dit alors à Joseph :

—Tout le territoire de l'Égypte est à votre disposition. Etablissez votre père et vos frères dans l'endroit le plus fertile. Volontiers je leur accorde la terre de Gessen. Que si vous connaissez parmi eux des pasteurs habiles et industrieux, donnez-leur l'intendance de mes troupeaux.

Joseph introduisit ensuite son père devant le roi. Après avoir salué Pharaon, le saint vieillard lui souhaita toutes sortes de prospérités, et, comme ce dernier lui demandait son âge, il répondit :

—Les jours de mon pèlerinage ont été courts et mauvais. J'ai cent trente ans, et je n'atteindrai point l'âge de mes pères.”

Ayant béni de nouveau le monarque généreux qui s'était

fait le sauveur de sa maison, Jacob se retira dans la terre de Gessen. Profitant de la concession royale, Joseph mit son père et ses frères en possession du pays très fertile où s'éleva plus tard Ramessés, et leur procura, tout le temps que dura la famine, des vivres pour subsister.

RÉV. P. BERTHE.

Dieu a fait cette merveille que la douleur acceptée n'a plus de prix. Ce n'est rien, pour elle, de purifier une âme ; sa vertu surabondante rejaillit au loin sur toutes celles qui nous sont chères. Cet homme qui ne prie jamais, qui n'élève vers Dieu aucun hommage, qui le contriste, qui l'insulte peut-être, savez-vous pourquoi il vit, pourquoi il n'est pas frappé ? C'est qu'il y a autour de lui des enfants qui prient, une femme qui pleure, des êtres chéris qui, en mettant leurs douleurs, leurs mérites, leurs vertus, leurs innocences dans un des plateaux de la balance, font contrepoids à ce qu'il met d'iniquités dans l'autre.

MGR BOUGAUD.

* * *

LES FACILITÉS DE LA PRIÈRE se divisent en deux catégories : ceux qui prient le moins possible, ceux dont les prières, plus ou moins fréquentes, ne sont pas des prières. Les chrétiens qui prient le moins possible, ce sont ceux qui accomplissent le devoir du culte, pleins de crainte d'être généreux : un *Pater* de temps à autre, l'assistance à une messe basse aux jours marqués : et, rien de plus. Si l'on est en outre probe, chaste, point calomniateur, point médisant, exempt de tous vices : si, de plus, l'on se confesse et communie à Pâques, il est clair qu'on fera son salut. Mais quoi ! on aura tant de vertus en commençant par ne prier presque pas ? Un véritable esprit de religion, avec à peine un instant d'hommage à Dieu en huit jours, c'est chose possible ? Chimères que ces suppositions.

SEMAINE DE CAMBRAI.

Une tradition orientale

Dans ce beau pays d'Orient, où les souvenirs du passé sont si profondément gravés dans les cœurs, et se transmettent de génération en génération sans rien perdre de leur charme, on a conservé sur l'Enfance de Jésus, et sur le saint patriarche qui lui servait de père, une légende pleine de grâce et de fraîcheur. La voici dans toute sa ravissante simplicité :

Par un beau jour d'été, saint Joseph sortit avec son cher petit Jésus, et ils s'en allèrent dans la campagne.

Et tous deux marchaient le long des grands blés qui commençaient à mûrir. Le divin Enfant cueillit un épi, et, l'ouvrant, dit à Joseph : " Le laboureur a jeté le grain de blé dans le sillon ; le grain est mort, mais en mourant il a porté beaucoup de fruits. *En vérité, en vérité, je vous le déclare, si le grain du froment, tombant en terre ne passe pas par la mort, il n'a qu'une vie individuelle. Mais qu'il vienne à mourir, il se multiplie par ses fruits. Je suis le grain de froment, je passerai par la mort. Je serai le pain des âmes.*"

Et il se mit à lui révéler le grand miracle de l'Eucharistie que méditait son cœur. Le doux patriarche, en l'écoutant, se sentait tressaillir d'une ineffable joie. . . Et quand il eut tout entendu, *tout compris*, il se mit à genoux dans une adoration profonde, et, baisant les mains de Jésus et les baignant de larmes, il laissa parler son cœur, car sa bouche ne pouvait s'exprimer, et il *chanta*, dans une extase divine, sa foi, sa confiance et son amour.

ON NE SAIT PAS CE QUE VAUT LE TEMPS

—Une heure perdue ne nous paraît rien, et, cependant, ce qu'une heure de travail quotidien peut donner de résultat au bout de l'année est merveilleux. Un de mes amis me racontait, au sujet du prix du temps, qu'un américain avait eu l'idée de faire publier dans un journal de son pays l'annonce suivante :

PERDU : deux heures, en or, ayant chacune soixante minutes, en diamants. On n'offre pas de récompense à qui les rapportera, car on ne les retrouvera jamais.

Cet américain était un moraliste, et, sous une forme ingénieuse et humoristique, il émettait une maxime bien sage et bien vraie.

SEMAINE DE MONTPELLIER.

ACTIONS DE GRACES

“ Une de mes nièces remercie le Précieux Sang qui a exaucé son désir de guérison. Elle souffrait depuis deux longues années, et, après avoir porté sur elle le cœur béni que vous lui avez envoyé, elle s'est sentie soulagée. Bien portante, et le cœur tout joyeux, elle peut maintenant vaquer à ses occupations.”

* * *

“ A la suite d'une neuvaine au Sang de notre Sauveur, j'ai été guérie d'un mal d'oreilles dont je souffrais depuis douze ans. Je ne puis vous dire assez combien je me sens à l'aise. Veuillez en faire part aux chers lecteurs de LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG pour qu'ils bénissent avec moi le Sang adorable.”

* * *

“ Une dame de St-Henri a été guérie d'une longue et cruelle maladie, après promesse faite de publier sa guérison dans LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG. Gloire et reconnaissance au Sang de Jésus ! ”

* * *

“ C'est avec bonheur que je vous envoie l'aumône ci-incluse, laquelle j'avais promise si mes douleurs étaient soulagées. J'ai été pleinement exaucée. Je m'acquitte donc aujourd'hui de ma promesse, en vous priant de faire publier ma guérison dans vos annales. ”

* * *

“ Actions de grâces pour une faveur obtenue par l'intervention du Sang divin ! ”

Une abondante moisson spirituelle offerte aux abonnés et aux zélateurs de " La Voix du Précieux Sang ".

1. Toute personne qui envoie le montant de son abonnement ou de son réabonnement [\$1.00 par année] à " La Voix du Précieux Sang "—édition française ou anglaise—ou qui, ne pouvant s'abonner elle-même, nous envoie le nom et l'adresse d'un nouvel abonné, avec le montant de son abonnement, a droit, pendant un an, aux avantages suivants :

Une intention générale dans toutes les prières et pénitences de la communauté ; une part spéciale dans 600 messes entendues, 500 communions, 20,000 chemins de la croix, autant de chapelets, 500 heures réparatrices de minuit. De plus, nous recommanderons aux prières, à la réunion mensuelle des membres de l'archiconfrérie du Précieux Sang, et dans le journal, ceux des proches parents de nos abonnés et zélateurs qui mourraient pendant l'année. Ces mêmes défunts participeront aussi au service que nous faisons chanter, le 3 novembre, pour nos bienfaiteurs trépassés et à nos quatre Quarante Heures annuelles.

2. Si l'on désirait associer une personne défunte à tous les avantages sus-énumérés, on n'aurait qu'à expédier un second abonnement,—c'est-à-dire le nom, etc., d'un nouvel abonné—ou à offrir à Dieu, en faveur de la personne décédée, les avantages auxquels on a droit par son propre abonnement ou son réabonnement.

3. Un pieux souvenir sera envoyé à chaque nouvel abonné, ainsi qu'à chaque zélateur.

Que la bénédiction du Très Précieux Sang de Jésus crucifié repose sur tous ceux qui nous sont dévoués ; qu'elle protège leur famille, leurs entreprises, et les préserve de tout malheur de l'âme et du corps.

1.—L'abonnement à cette *revue mensuelle* est toujours daté du jour où l'on s'abonne.

Les personnes qui se plaignent d'erreurs dans leurs comptes sont priées de se rappeler que nous ne répondons que des envois ainsi adressés.

2.—N. B.—Tous les envois et demandes doivent être adressés comme suit : " LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG ", St-HYACINTHE, P. Q. (Canada.)

PRIMES EXTRAORDINAIRES.

1.—Toute personne qui, pendant ce mois, nous enverra le montant de deux abonnements nouveaux, ou qui renouvellera son propre abonnement, ou qui paiera ses arrérages, recevra un pieux opuscule, ou une image coloriée de Jésus crucifié.

2.—Aux personnes qui se feraient zélatrices de cette œuvre, en envoyant cinq abonnements acquittés, même en y comprenant le montant de leur abonnement (c'est-à-dire \$5.00), nous expédierons un MANUEL DU PRÉCIEUX SANG, ou un objet de même valeur.